

Vient menacer l'enfant divin, elle est farouche,
 Alors elle se dresse, alors elle a des cris
 Terribles, et devient le furieux Paris ;
 Elle gronde et rugit, sinistrement vivante,
 Et celle qui charma l'univers, l'épouvante.

(*L'année terrible, 1872*)

LE CIMETIÈRE D'EYLAU

A mes frères aînés, écoliers éblouis,
 Ce qui suit fut conté par mon oncle Louis,
 Qui me disait à moi, de sa voix la plus tendre :
 — Joue, enfant ! — me jugeant trop petit pour comprendre.
 J'écoutais cependant, et mon oncle disait :
 — Une bataille, bah ! savez-vous ce que c'est ?
 De la fumée. A l'aube on se lève, à la brune
 On se couche ; et je vais vous en raconter une.
 Cette bataille-là se nomme Eylau ; je crois
 Que j'étais capitaine et que j'avais la croix ;
 Oui, j'étais capitaine. Après tout, à la guerre,
 Un homme, c'est de l'ombre, et ça ne compte guère,
 Et ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Donc, Eylau
 C'est un pays¹ en Prusse ; un bois, des champs, de l'eau,
 De la glace, et partout l'hiver et la bruine.

Le régiment campa près d'un mur en ruine ;
 On voyait des tombeaux autour d'un vieux clocher.
 Benigssen ne savait qu'une chose, approcher
 Et fuir ; mais l'empereur dédaignait ce manège.
 Et les plaines étaient toutes blanches de neige.
 Napoléon passa, sa lorgnette à la main.
 Les grenadiers disaient : Ce sera pour demain.
 Des vieillards, des enfants pieds nus, des femmes grosses
 Se sauvaient ; je songeais ; je regardais les fosses.
 Le soir on fit les feux, et le colonel vint ;

¹ pays : 'place.'